

NAPOLÉON ET WASHINGTON.

La fin du dernier siècle et le commencement du nôtre ont vu figurer sur la scène politique, deux hommes, qui, par la grandeur de leur génie, la difficulté des événements dans lesquels ils se sont trouvés, dominant de toute leur hauteur, cette foule de noms, que l'histoire contemporaine, avec plus ou moins de justice destine à la postérité.

Napoléon et Washington, tels sont les deux grands noms, à qui l'histoire a consacré une page toute particulière, et que l'esprit est naturellement porté à comparer. Soit que la similitude des circonstances dans lesquelles ils se sont rencontrés, soit que leurs succès dans la guerre, soit que la fondation d'un état, que tous deux élevèrent sur les débris de la tyrannie, leur imprimant un caractère de ressemblance. Toutefois, si l'on recherche les mobiles qui les guidèrent tous deux dans leur carrière politique, alors la différence devient des plus sensibles.

D'un côté, se présentent l'ambition insatiable, et le désir de dominer, que suit presque toujours l'oppression de ses semblables; de l'autre, ce n'est que dévouement à la cause de la liberté, amour de la patrie, vertus inestimables, qui valent souvent à ceux qui les possèdent le surnom de père de la patrie. Dans Napoléon en effet, la soif de la gloire étouffe tout autre sentiment; il ne travaille que pour lui; tous les moyens lui sont légitimes pourvu qu'ils le conduisent à ses fins. Jamais dans son froid égoïsme il ne connut un de ces nobles mouvements qui ont enfanté tant de prodiges au nom de la patrie. S'il servit son pays c'est que son ambition y trouvait son compte. Il n'avait qu'une passion, le désir de dominer, qu'un dieu, l'ambition.

Dans Washington au contraire, combien les services qu'il rend à sa patrie sont purs et désintéressés: aucune arrière-pensée ne fait battre son cœur: il n'a qu'une ambition, celle de bien servir son pays, qu'un désir, celui de bien mériter de ses concitoyens. La guerre finie, on le vit venir se dépouiller du commandement militaire et remettre entre les mains du congrès, cette charge qu'il avait remplie avec autant de gloire pour lui-même, que de bonheur pour sa patrie. Jamais il ne demanda rien pour lui; et lorsque appelé, par le vœu de ses concitoyens, à guider dans le cabinet, les destinées d'un état que ses armes avaient fondé sur les champs de bataille: sa correspondance particulière exprime alors tout l'éloignement qu'il ressentait pour une place qui devait le faire marcher l'égal des rois; et après avoir, dans ce poste éclatant, assuré, par sa sagesse et sa fermeté, la paix à sa patrie, il résigna de

nouveau le pouvoir. Bien différent en cela, de Napoléon, qui, non content du beau rôle qu'il eut pu jouer en France, en rendant la paix à ce pays et en relevant l'autel que le philosophisme du dix-huitième siècle avait renversé, voulut encore donner à son usurpation la légitimité de la victoire et qui entreprit des guerres étrangères et injustes. Les victoires de Washington sont pures de tout reproche d'injustice, car sa cause, c'était celle de l'opprimé, ses armes n'avaient qu'un but, celui de délivrer sa patrie de la tyrannie.

Comme guerrier, les faits d'armes de Napoléon sont sans doute plus éclatants, mais pour quiconque n'estime les victoires qu'en autant qu'elles sont profitables, les exploits de Napoléon attirèrent deux fois l'ennemi sur le sol français, les victoires du Fabius Américain éloignèrent de sa patrie un injuste oppresseur.

Comme homme politique, l'avantage demeure encore à Washington. Il a fondé une république, qui subsiste et s'agrandit après lui; Napoléon fonda un empire qui s'écroula dès que la fortune trahit ses armes.

La mort même semble avoir confirmé cette différence; en effet Napoléon attaché sur son île comme Prométhée sur son roc, meurt dans l'exil, à plusieurs mille lieues de sa patrie; Washington exhale paisiblement son dernier soupir au milieu de ses amis et entouré du respect de ses concitoyens.

La postérité parlera de Napoléon, comme d'un de ces hommes, envoyés de temps en temps pour châtier les humains. La mémoire de Washington sera chère à un grand peuple à qui il rendit la liberté par ses victoires, et dont il augmenta la prospérité par sa sagesse politique.

R. L.

BIBLIOTHÈQUE DU TASSE

Il paraît que la bibliothèque du Tasse ne se composait que de soixante volumes, dont: un Nouveau Testament, des exemplaires de la plupart des écrivains grecs tant poètes que prosateurs, la Rhétorique de Cicéron, des volumes détachés de Boccace, du Tristin de Bembo, de Caprioli, de Salviati; et de sa propre main un volume in-quarto de ses poésies, un autre [même format] de ses lettres au duc d'Urbin, cinquante stances au pape, deux volumes in-folio de ses œuvres, et quelques manuscrits moins importants.

L'homme payé avec sa propre monnaie.

Durant la guerre de l'indépendance, le général Washington apprit qu'un des questeurs de son armée, au lieu de payer en argent, donnait des billets à ainsi conçus:

« Je..... reconnais qu'il est dû à..... tant de jours de sa paye. »

Les soldats murmuraient de se voir payer avec des papiers dont personne ne voulait. Le général fit enfermer le questeur dans un appartement bien propre et après l'avoir fait jeûner durant un jour entier, ordonna de lui préparer une table dont la richesse parût promettre un repas splendide, capable de réchauffer le pauvre estomac du jeûneur, qui, en effet, promettait bien de s'en donner.

Enfin, après plusieurs heures d'attente, le prisonnier voit entrer deux domestiques portant un grand plat, avec couvercle d'argent. Il s'empresse de se mettre à table et de le découvrir..... il ne trouve qu'un billet du général dans les termes suivants: « Je reconnais qu'il est dû à Mr....., questeur de l'armée, deux déjeuners, un diner et un souper. »

Après l'avoir laissé réfléchir, le général le remit en liberté et lui laissa sa place, étant bien persuadé de l'efficacité de la leçon, qui n'eut pas besoin d'être répétée.

On donna cent écus pour faire l'épithèque d'un homme qui n'avait aucun mérite:

Ci-gît un grand personnage,
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage.

Je n'en dirai par davantage,
C'est trop mentir pour cent écus.

RECUEIL DE CHANSONS.

Le Comité de régie de la Société Typographique se propose de faire commencer l'impression d'un RECUEIL DE CHANSONS, aussitôt qu'il aura trouvé un nombre de souscripteurs suffisant pour en payer les frais. Ce petit ouvrage sera publié par livraisons de huit pages in-24. Le nombre de ces livraisons ne sera pas moindre de quinze, et ira peut-être jusqu'à vingt. Les souscripteurs seront censés s'engager à les prendre toutes, et à les payer à mesure qu'elles paraîtront.

Prix:—2 SOLS PAR LIVRAISON.

Québec, 6 Décembre 1849.

E. BÉGIN, Secrétaire.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abeille paraît, autant que possible, une fois par semaine, pendant la durée de l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié: la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde, au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'Abeille, et les externes, chez M. Adolphe Legaré.

HUBERT GIRROIR, Gérant.